HAL
open science

La mise en oeuvre des écosavoirs à l'épreuve de l'ontologie naturaliste : exemples en maraîchage bio

Aurelie Javelle

To cite this version:

Aurelie Javelle. La mise en oeuvre des écosavoirs à l'épreuve de l'ontologie naturaliste : exemples en maraîchage bio. Transrural Initiatives, 2021, 484. hal-03223154

HAL Id: hal-03223154

https://hal.science/hal-03223154v1

Submitted on 10 May 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La mise en œuvre des écosavoirs à l'épreuve de l'ontologie naturaliste : exemples en maraîchage bio

Aurélie Javelle, Ingénieure de recherche, Innovation, Univ Montpellier, CIRAD, INRAE, Montpellier SupAgro, Montpellier, France

A l'heure de l'écologisation des pratiques, les éléments naturels doivent être envisagés comme ayant « une action "positive" » dans les fonctionnements des agrosystèmes (Barbier & Goulet, 2013, p. 203). Néanmoins, leur réintroduction apporte ce qui avait été écarté des systèmes productivistes optimisés au maximum : aléas, complexité, risques et incertitudes (Girard, 2014, p.52). En effet, le développement d'un modèle d'agriculture dite industrielle au cours de la deuxième moitié du XXe siècle a amené à considérer les éléments naturels et les processus biophysiques comme des facteurs limitants pour atteindre un optimum de production (*ibid*.). Il s'agissait de standardiser les modes de production en « supprimant les perturbations, en réduisant la diversité de l'environnement et en limitant les options techniques [...], [optimisation] permettant d'éliminer le risque et de minimiser les aléas » (*ibid*. : 52). A l'inverse, les « agroécosystèmes » (Gliessman, 2004) revalorisent des processus et fonction écosystémiques, mais aussi, de fait, l'imprévisibilité dans leur gestion. Cette transformation appelle alors à passer d'« un imaginaire de la maîtrise totale à une situation dans laquelle la maîtrise des choses suppose de faire avec et de trouver à gérer des incertitudes croissantes » (Lémery, 2009).

Face à ces enjeux, les « connaissances produites par les praticiens en situation » sont redécouvertes car elles « accordent une importance particulière aux conditions locales et connaissances acquises par la pratique en situation et incitent à adopter un nouveau rapport entre connaissances et action » (Girard, *op. cit*., p.58). Parmi la multitude de savoirs locaux réinvestis (Roué, 2012), je m'intéresse ici plus particulièrement aux écosavoirs définis par Anne Moneyron (2003) qui sont la résultante d'une expérience directe et sensible avec la nature. Ni uniformes, ni standardisés, ils sont construits sur le temps long de l'écologie et sont propres à chacun. Ils ne peuvent être universellement adaptés. Ce sont des savoirs liés à un lieu spécifique, acquis dans les mouvements et leur répétition, et qui permettent d'agir au bon moment grâce à une écoute fine du milieu (Moneyron, 2016, p. 192). La mobilisation des écosavoirs favorise la co-évolution des pratiques sur le long terme, avec le milieu. C'est le passage d'une logique de maîtrise et d'intervention « contre », à une logique d'attention au milieu. Ni pratiques, ni théoriques, ils expriment des inter-relations avec les éléments de nature. Ils répondent ainsi, à la fois, aux enjeux de durabilité de l'agroécosystème en permettant des pratiques co-énoncées avec le milieu, ainsi qu'au besoin de sortir de la logique de « faire sur » pour passer au « faire-avec » les éléments de nature (Larrère, 2002). Ainsi, en permettant « l'agir en situation d'incertitude » (Moneyron, 2016, p.181), ils autorisent « un apprendre à raisonner et à agir avec le système » (Mayen, 2013, p.113).

Malgré tous ces avantages en termes productifs, je présente ici une réflexion autour des difficultés à s'emparer des écosavoirs au quotidien. Je m'appuie sur un travail ethnologique mené auprès de 14 maraîchers AB et Nature & Progrès en zone méditerranénne (Cévennes sud-lozériennes et nord-gardoises). Après une brève présentation du terrain, je présenterai des difficultés exprimées par les maraîchers travaillant avec le milieu, puis terminerai par une contextualisation de ces difficultés au prisme de notre culture. Le développement des écosavoirs sera interrogé au vu des dimensions sensibles, morales, culturelles, identitaires, en plus du besoin de mettre en perspective des savoirs hétéronomes.

Le terrain

Quatre maraîchers sont en AB, deux à la fois AB et N&P, et huit N&P. Les maraîchers rencontrés sont situés choisis sur une zone qui présente une cohérence géomorphologique. Neuf agriculteurs ont des activités agricoles diversifiées (miel, fromage...) parfois complétées par des activités non agricoles. Les maraîchers auprès de qui l'enquête a porté se répartissent dans 12 communes, deux dans le Gard, dix en Lozère. Les vallées où sont situées les fermes ont connu une immigration de néo-ruraux dans les années 1970. Les fermes se trouvent sur une chaîne schisteuse, en terrain accidenté, qui en fait un milieu difficile. Conditions

météorologiques extrêmes, pentes, sols pauvres et peu profonds, tout se combine pour limiter les zones de cultures aux endroits qui peuvent être arrosés, ou bien là où la terre a été enrichie. Les fermes sont généralement très isolées. La SAU moyenne est de 25 ha, certaines fermes pouvant en couvrir plus de 60, mais partout moins d'un hectare de la surface totale est exploité en maraîchage.

La majorité des exploitations s'organisent de façon concentrique : des terrasses en cultures de légumes et/ou petits fruits, avec parfois quelques prés et/ou vergers, sont entourées de surfaces recouvertes de châtaigniers, elles-mêmes entourées de surfaces en chênes verts. Il y a cohabitation sur une ferme de plantes pérennes de production héritées des anciens (châtaigniers, arbres ou arbustes fruitiers) et de légumes choisis par le maraîcher. Les terrasses couvrent en moyenne quelques centaines de mètres carrés, certaines pouvant être seulement de l'ordre de la dizaine de mètres carrés. Les maraîchers empruntent librement leurs pratiques à différentes démarches culturales en en tirant des informations selon un de leurs objectifs principaux : identifier des moyens de réduire le travail du sol. Ils prennent leurs informations de livres d'agronomie, de magazines, du Net, de formations continues, d'échanges avec d'autres professionnels en activité ou retraités, etc.

Des transformations humaines nécessaires pour « faire avec » le milieu

Le travail de terrain a permis de constater des pratiques du « faire-avec » avec les éléments de nature à l'origine d'écosavoirs. Néanmoins, le processus peut être difficile à mettre en œuvre pour différentes raisons.

Gérer son besoin de contrôle et relativiser ses connaissances académiques

Travailler grâce à des écosavoirs demande d'interroger les savoirs stabilisés, comme le fait remarquer un maraîcher installé depuis près de 10 ans qui reconnaît devoir « désapprendre », devoir mener un travail sur lui pour lutter contre une approche réductionniste et « ne pas revenir instinctivement à une vision purement mécaniste [qui consisterait à se dire] : "Je mets des machines à capter des oligo-éléments qui se transforment en tomates et j'aurai des bonnes tomates". » Il décrit une attitude décidée qu'il développe, de façon à pouvoir contenir ses présupposés, être capable de s'étonner de certains fonctionnements qui peuvent le faire s

ortir de ses cadres de connaissance, développer sa compétence à voir et interpréter ce qui l'entoure. Il cherche en permanence à refuser de faire trop de concessions à la seule rationalité de la rentabilité économique de son activité, car cela l'empêcherait de « marche[r] les yeux ouverts ». Il précise que cela demande humilité et capacité de remise en question. Il cherche à mettre en sourdine temporairement ses émotions liées aux obligations de production, car elles pourraient amener trop de contraintes et affecter l'attention portée aux éléments de nature. Son attitude est très personnelle, et n'est pas partagée par sa compagne, à qui son attitude « fait perdre pied ». Selon cette logique, un autre maraîcher, installé depuis, lui aussi, une dizaine d'année, refuse de faire sa comptabilité car : « Je ne veux pas savoir si dès que je suis dans mon jardin, je suis en train de perdre de l'argent ou d'en gagner. » C'est un choix volontaire de privilégier une dimension « affective, émotionnelle », en priorité par rapport à ce qu'il considère comme devoir « faire des concessions ».

Lorsque « la production finale […] est envisagée dans les termes d'une activité de type communicationnel et non comme pure activité instrumentale » (Delbos, 1983), des incertitudes démultiplient l'inconfort. En effet, les témoignages indiquent le besoin de contenir une tendance à se réfugier dans le contrôle pour, à l'inverse, laisser s'exprimer une ouverture au milieu. Celui-ci ne peut être entendu que dans les interstices qu'on lui accorde.

Temps long, observation

Les témoignages traduisent également la nécessité d'envisager son travail sur le temps long des évolutions du milieu. Une maraîchère fait timidement remarquer comment sa vision et son attitude ont pu évoluer depuis son installation il y a plus de 20 ans : « À force de vivre dans la nature, on devient comme ça. C'est

venu petit à petit. » Les transformations décrites ici sont souvent liées à une attitude volontaire d'ouverture aux éléments de nature, à condition « d'y passer beaucoup de temps » et d'observer, sans cesse.

Par exemple, la connaissance d'un sol peut passer par des analyses de sol ou bien par des plantes bioindicatrices[1]. Dans un cas, le sol est traduit en termes physico-chimiques, selon des principes scientifico-techniques, dans l'autre, c'est son « langage » qu'il s'agit de comprendre. Dans le cas d'une analyse de sol, le sol est compris grâce à un « traducteur » extérieur, puisque cela demande des outils que ne maîtrisent pas directement les maraîchers. Dans l'autre, le maraîcher peut faire la traduction lui-même grâce à une fréquentation de ses terres. Enfin, dans un cas, la connaissance se fait à un temps t, tandis que dans l'autre, elle se fait au fil des saisons et des connaissances botaniques. Les maraîchers relativisent l'intérêt des analyses de sol, que certains obtiennent pourtant gratuitement à diverses occasions, notamment parce les analyses sont faites à en endroit particulier de la ferme et ne permettent pas de rendre compte de la diversité des sols. Cela les amène à préférer des méthodes qui leur permettent d'accompagner les différents sols dans toutes leurs spécificités, notamment grâce aux plantes bioindicatrices.

Pour ce faire, il s'agit d'apprendre la manière d'être au monde des éléments de nature, comme peut le décrire une maraîchère : « maintenant je connais les semaines amarantes, les semaines chardon... ». Cet apprentissage demande d'accueillir le rythme des temps d'expression des divers comportements animaux et végétaux. Cela demande à être confronté à la diversité des situations, mais aussi de les contextualiser en apprenant les caractéristiques des lieux. Une maraîchère, en parlant de son fonctionnement actuel sur la base d'un programme de semis pour l'année qu'elle établit dans l'hiver, exprime le souhait : « de plus en plus de se défaire de ces règles que j'ai fixées, et puis de plus compter sur l'expérience et le vécu que sur des règles établies de façon un peu… arbitraire ». Or, la rencontre ne doit pas être brusquée, il faut composer, être dans l'apprentissage du « vivre ensemble » : « parce que des fois tu sens que la terre elle est là, elle se donne quand tu la travailles, tout est possible, et des fois, elle est plus fermée » comme le précise une maraîchère installée depuis plus de 20 ans. Cela demande également de la « confiance », comme le précise Isabelle Stengers à propos des alliances entre êtres hétérogènes. La confiance est « un *requisit* de la fabrique du monde - rien ne se fait sans elle, et surtout pas la création là où il y avait séparation et indifférence. [La confiance permet] la création de rapports nouveaux qui ouvrent à de nouvelles possibilités d'agir, de sentir, de penser. » (2014, p.180). Mais la confiance, l'apprentissage du « vivre ensemble » demandent du temps et ne se décrètent pas.

Des observations qui se vivent par les corps

Les connaissances obtenues se caractérisent par le fait que « l'information n'est pas un savoir, et son accumulation ne nous rend pas plus savants. Notre capacité à savoir tient plutôt à la possibilité que nous avons de situer une telle information, à comprendre sa signification, au sein d'un contexte de relation perceptuelle directe avec nos environnements. » (Charbonnier & Ingold 2012, p.183). Les maraîchers traduisent cette inscription dans leurs environnements par des mentions aux observations des lieux qui sollicitent leur corps. Un maraîcher installé depuis plus de 10 ans apprécie les connaissances livresques, mais a besoin de les compléter par d'autres types de connaissances acquises au contact de son jardin : « Il y a les bouquins et tout... après il y a beaucoup d'observations aussi, enfin presque tous les jours je vais faire comme j'ai fait tout à l'heure, de soulever, de gratter, d'observer ce qui s'y passe, voir s'il y a des soucis, si ça se décompose bien, si il y a bien des champignons, voir en mettant tel ou tel paillage comment ça évolue, il y a beaucoup d'observation. » C'est par son corps en action qu'il acquiert les connaissances des lieux.

Le corps est très sollicité au fil des pratiques vécues dans un environnement aux conditions difficiles. Les corps souffrent de l'âpreté des lieux. Mais le corps n'est pas qu'un objet passivement soumis aux aléas

[1] Les maraîchers citent beaucoup le travail de Gérard Ducerf et plus particulièrement son encyclopédie en 3 volumes des plantes bio-indicatrices. Il est venu plusieurs fois sur le terrain pour des diagnostics de sols à l'occasion de formations, et travaillait avec des cueilleuses du GIE Plantes Infuses à un outil de diagnostic environnemental.

climatiques : il « apprend » les lieux. Le froid, le vent, les pluies, les pentes façonnent les corps en leur enseignant les lieux avec laquelle ils doivent construire. Les maraîchers parlent beaucoup de leurs sens comme moyens de percevoir l'environnement. Des sens extéroceptifs comme le toucher et le sentir de la terre transmettent des informations : « C'est la roche que tu sens. Ça sent plutôt... Je sais pas le dire... tu le goûtes dans le nez. […] Tout de suite tu sens avec les mains, tu sens l'odeur et tu sais tout de suite si c'est bon ou pas bon. » ; « moi je leur parle beaucoup à mes plantes ! […] et puis il faut les toucher aussi, enfin voilà. Il faut échanger… ». Des maraîchers utilisent un vocabulaire très sensoriel : « Je pense qu'un sol qui est bien, il a une bonne odeur de frais, on met son bras dedans presque » ou encore en parlant du sol « on dirait de la brioche ». Le sens de l'équilibre sert également à évaluer un sol en marchant pieds nus dessus : « Sentir, toucher, oui, oui. Quand il fait beau je suis pieds nus dans le jardin, c'est autre chose ! ». L'approche sensorielle permet de suivre les évolutions des lieux. Un maraîcher « fréquente » quotidiennement son sol afin de participer aux différents processus avec lui et de comprendre sa façon de s'assécher ou, au contraire, d'être trop humide, d'être bloqué ou favorisé. Il n'intervient pas *sur* lui, mais participe à la pédogénèse, ce qui s'inscrit dans son corps (Meulemans, 2018).

Et une ouverture à l'intuition

Alors que certains agriculteurs revendiquent être dans le cartésianisme, d'autres constatent avoir des pratiques qui s'appuient sur des éléments techniques mêlés à « autre chose » : « Ceux qui font les choses en conventionnel, comme on dit, ils n'ont pas ça. Ils ne prennent pas le temps de ça, d'être à l'écoute de ça. C'est que technique, ce qu'ils font, il n'y a pas la magie. La magie c'est important ». Le même maraîcher déclare passer « beaucoup de temps, à observer, à écouter, à méditer au milieu du jardin, ou de la forêt […] sans arrière-pensée, sans pensée préconçue ». Il considère que cela participe à la construction de son « intuition ». Ce terme, fréquemment utilisé par les maraîchers N&P, est défini par Ingold comme des « aptitudes à la perception qui émergent à travers un processus de développement dans un environnement historique particulier » (2012, p.186). Les maraîchers utilisent ce terme pour exprimer le caractère entremêlé des savoirs académiques et des connaissances acquises au fil de leurs expériences des lieux : « Tu t'assoies au milieu de ton troupeau, sans arrière-pensée, sans pensée préconçue. Et puis voilà, tu laisses venir ». Un maraîcher installé depuis 20 ans déclare savoir quoi faire sur sa ferme grâce au fait de passer « beaucoup de temps, à observer, à écouter, à méditer au milieu du jardin, ou de la forêt. […] Un vrai éleveur comme un vrai cultivateur, il sent et il ressent quoi. […] Il y en a qui appellent ça de la méditation. » Une maraîchère installée depuis 3 ans, elle, ne parle pas de méditation, mais de « rituel » qui exprime une relation sur le temps long avec les éléments de nature : « J'ai mon petit rituel d'arriver dans le jardin, j'y arrive doucement, je regarde ce qu'il se passe, je vais ouvrir ma serre, je dis bonjour au jardin un gros. Après, je me mets aux cultures en général. On observe beaucoup à ce moment-là. Et puis quand je fais des petites pauses, je vais dans un coin, voire ce qu'il se passe par là, puis de l'autre côté… Les deux en fait. A la fois en travaillant et puis en se posant quoi ». Plus qu'une expérience, c'est une attitude volontaire d'imprégnation des lieux.

Des remises en question conséquentes

Les difficultés brièvement décrites ici, auxquelles renvoient les maraîchers, font écho à des schèmes façonnés par notre société qui rendent difficile le développement des écosavoirs.

Accepter des heurts : reconnaître les éléments comme « formateurs »

Les écosavoirs questionnent l'ontologie naturaliste (Descola, 2005) qui a autorisé l'être humain occidental Moderne à vouloir soumettre une nature mise à distance et réifiée. Alain Caillé et ses co-auteurs synthétisent la situation à laquelle la culture moderne nous a amenés dans notre relation à la nature : « Vue seulement comme un ensemble de réalités inertes, simple amas de matière et d'énergie, elle a été pensée, d'une part, comme une « fille publique » (Bacon), tout juste bonne à mater, à surmonter et à exploiter sans merci, et dont il fallait se rendre « maître et possesseur » (Descartes). Et, de l'autre, privée de toute subjectivité, elle a cessé de pouvoir être considérée comme partenaire possible d'une relation de don. » (2013). Il ne s'agit pas d'abandonner toute velléité de faire produire les éléments de nature, mais plutôt de questionner la manière de

les accompagner à cela, et plus particulièrement la capacité humaine à considérer les éléments de nature comme des partenaires de production. Pour cela, il s'agit de les considérer non plus comme des objets inertes, mais comme des entités ayant une puissance d'agir. Dans ce sens, les observations montrent que les éléments de nature viennent heurter les planifications que les maraîchers ont pu élaborer. Les plantes, les animaux ou les sols, en contrant les prévisions des maraîchers ou en répondant à leurs expérimentations, peuvent montrer leurs capacités à agir de façon (relativement) autonome. Certains maraîchers réussissent à faire en sorte que l'énergie passée à « aller contre », à imposer des objectifs composés unilatéralement par l'humain, devienne valorisation des potentiels des lieux. Les imprévus peuvent être considérés comme des « heurts » exprimant une altérité qui « se manifeste [...] en nous surprenant, en contredisant nos attentes et en résistant à nos tentatives de la ramener à nos représentations habituelles » (Bonoli, 2007, en ligne). Pour que la co-construction puisse avoir lieu, les maraîchers doivent accueillir l'inattendu que leur montre un non-humain (Javelle, 2020), être poreux au vivant. Une maraîchère constate mieux tolérer le placement spontané de certains légumes en acceptant leurs expressions spontanées : « Je me suis adoucie un peu par rapport à ça en me disant : "Bon ben si c'est là qu'elle veut pousser y'a pas de raison de l'empêcher de pousser là". » Certains maraîchers vont jusqu'à adapter leurs pratiques aux « propositions » des éléments de nature (Javelle, *op. cit.*). Ceux-ci, en tant que fournisseurs de connaissances nouvelles et d'idées pour de nouvelles pratiques, deviennent formateurs (Pineau, 1991 ; Moneyron, 2016).

Ce changement de posture est conséquent pour un modèle agricole industriel construit pour permettre de contrôler un vivant réifié, de façon à mieux en garantir le résultat. L'acceptation des heurts demande de reconsidérer les certitudes qui permettent de gérer son système, ce qui nous amène au point suivant.

Accepter le risque

Le paradigme productiviste qui a guidé les orientations agricoles après la seconde guerre mondiale s'appuyait sur une confiance dans le savoir scientifico-technique, lui-même prenant ses racines dans la révolution scientifique débutée au XVII° siècle qui « a légitimé l'idée d'une nature mécanique où le comportement de chaque élément est explicable par des lois […] » (Descola, 2011, p.33). Le paradigme productiviste est fondé sur une appréhension cartésienne du monde, en « supprimant les perturbations, en réduisant la diversité de l'environnement et en limitant les options techniques » (Hubert, 2010). La performance de ce modèle s'appuie sur « l'ambition de s'affranchir des contraintes et limites des environnements » (Hubert & al., 2013). Une telle posture élimine le risque et minimise les aléas climatiques et biologiques, le risque étant à entendre ici comme l'« effet de l'incertitude sur l'atteinte des objectifs » (Motet, 2010 *in* Girard, *op. cit.*), dans le but de circonscrire le péril économique tout comme l'insécurité alimentaire (Eldin & Milleville, 1989).

Cet échafaudage est mis à l'épreuve par les principes de l'agroécologie qui, en mobilisant les éléments naturels, amènent à être confronté au fait que ces derniers puissent être difficiles à contrôler, voire aller dans des directions non souhaitées. L'agroécologie réintroduit les aléas et les incertitudes dans les processus de production et, de fait, le risque. Cela demande un nouvel « état d'esprit » c'est-à-dire d'autres modes « de pensée, de croyance, de comportement envers le monde » (Mayen, *op. cit.*). Plutôt que d'associer la perte de contrôle à de la vulnérabilité, il s'agit de la transformer en attention portée aux éléments naturels et à leur accompagnement : « L'acceptation de l'imprévu dans la pensée et la posture permet d'intégrer l'aléa comme pivot et non comme obstacle de l'agir » (Moneyron, 2016, p.183) amenant à « développer une posture de vigilance » et non de maîtrise (*ibid.*, p.195).

Une réinscription sensorielle dans le monde

De par la posture qu'ils demandent envers le milieu, les éco-savoirs amènent les êtres humains à se réinsérer dans le monde dans leur entièreté, corps et esprit entremêlés. Les écosavoirs s'appuient sur l'« être par le corps », une présence charnelle au monde, qui demande un réapprentissage. En effet, le processus va à l'encore d'une société marquée par le « je » de la méthodologie cartésienne qui pose la prééminence de l'âme sur un corps fournissant des informations illusoires dans l'appréhension du monde. Une nouvelle posture

demande de revaloriser le rôle du corps dans la constitution des connaissances, et développer la conscience d'une pensée incarnée. C'est ce qu'expriment les maraîchers lorsqu'ils disent apprendre les lieux avec leurs sens, au fil du temps. Les entrecroisements, les enchevêtrements du corps et de l'esprit permettent de « faire corps avec un environnement aux particularités duquel on s'identifie, et dans lequel, au fur et à mesure qu'on le pénètre, et qu'on s'en pénètre, on introduit les transformations qui permettent de constituer solidairement avec lui, en situation, un nouvel être résultant de cette union. » (Macherey, 2014, p.12).

Le terme « intuition » utilisé par les maraîchers traduit le dépassement de l'opposition entre une approche cognitive *vs* une approche sensible, entrecroisement qui se développe « au milieu du jardin », en contact avec les lieux. Comme l'ont souligné certains maraîchers, « l'intuition » se développe, se travaille, s'apprend. Il s'agit « d'apprendre à percevoir », ce qui ne consiste pas à « acquérir un schéma conventionnel permettant d'ordonner les données sensorielles, [mais] apprendre à prêter attention au monde à travers nos relations avec les autres dans les contextes quotidiens de l'action pratique » (Ingold, 2013, p.274). Cet apprentissage revalorise les sens. Les odeurs, les textures, les couleurs… participent au « trajectoires sensorielles » (Ingold, 2013, p. 24) dans le tissage des relations à l'environnement, l'ensemble permettant le développement de connaissances incorporées.

Conclusion

En caractérisant les difficultés d'utilisation des éco-savoirs sur un terrain particulier, ce travail souhaite pointer du doigt toutes les perspectives d'avenir qu'ils offrent pour favoriser la transition agroécologique, et participer à la construction des nouveaux critères du « *good farmer* » (Green & *al*., 2020) mais, en même temps, les difficultés à favoriser les écosavoirs dans un système académique et professionnel peu adapté à leurs spécificités.

Cette étude s'appuie sur un nombre réduit de maraîchers dont les caractéristiques amènent à qualifier l'agriculture qu'ils pratiquent de « marginale » (Javelle & Talon, 2017). Ce travail mériterait d'être poursuivi à plus grandes échelles de façon à étudier la traduction des écosavoirs dans toute la diversité d'agricultures.

Bibliographie

BARBIER Jean-Marc & GOULET Frédéric. 2013. Moins de technique, plus de nature : pour une heuristique des pratiques d'écologisation de l'agriculture. *Natures Sciences Sociétés*. 21(2) : 200–210.

BONOLI Lorenzo. 2007. La connaissance de l'altérité culturelle. *Le Portique. Revue de philosophie et de sciences humaines*. https://leportique.revues.org/1453 (22 novembre 2017).

BRUEGEL Martin & STANZIANI Alessandro. 2004. Pour une histoire de la "sécurité alimentaire". *Revue d'histoire moderne & contemporaine.* 51(3) : 7-16.

CAILLE Alain, CHANIAL Philippe & FLIPO Fabrice. 2013. Présentation. *Revue du MAUSS* n° 42(2) : 5-23.

COMPAGNONE Claude, LAMINE Claire & DUPRE Lucie. 2018. La production et la circulation des connaissances en agriculture interrogées par l'agro-écologie. *Revue d'anthropologie des connaissances* Vol. 12, N°2(2): 111–138.

DELBOS Geneviève. 1983. Savoir du sel, sel du savoir. *Terrain* 1: 11-22.

DESCOLA Philippe. 2005. *Par-delà nature et culture*. Paris : Gallimard.

DESCOLA Philippe. 2011. *L'écologie des autres*. Versailles : Quaé.

ELDIN Michel, MILLEVILLE Pierre, 1989, *Le risque en agriculture*, Paris : Orstom.

GIRARD Nathalie. 2014. Gérer les connaissances pour tenir compte des nouveaux enjeux industriels. L'exemple de la transition écologique des systèmes agricoles. *Revue internationale de psychosociologie et de gestion des comportements organisationnels.* XX (49) : 51-78.

GLIESSMAN Stephen R. 2004. Integrating Agroecological Processes into Cropping Systems Research. *Journal of Crop Improvement*. 11(1) : 61-80.

GREEN Laura. KALER Jasmeet. LIU Nicola & FERGUSON Eamonn. 2020. Influencing Change: When “Best Practice” Changes and the Prototypical Good Farmer Turns Bad. *Frontiers in Veterinary Science* 7 (161).

HOUDART Sophie & THIERY Olivier. 2011. *Humains, non humains. Comment repeupler les sciences sociales.* La Découverte. Paris.

HUBERT Bernard. 2010. Une troisième frontière agraire à explorer ? In T.Gaudin, and E.Faroult (ed.) Comment les techniques transforment les sociétés. 139-150.

HUBERT Bernard, GOULET Fréderic, MAGNANI Sergio, TALLON Hélène & HUGUENIN Johann (2013). Agriculture, modèles productifs et options technologiques : Orientations et débats, Agriculture, production models and technological options: visions and debates. *Natures Sciences Sociétés*, 21(1), 71-76.

CHARBONNIER Pierre, & INGOLD Tim. 2012. Culture, nature et environnement. Vers une écologie de la vie. *Tracés*, *22*, 169-187.

INGOLD Tim. 2013. *Marcher avec les dragons.* Zones Sensibles.

JAVELLE Aurélie. 2020. L’acceptation de la part "sauvage" des plantes pour développer des systèmes maraîchers diplomatiques. *Pensée Ecologique*. 6 : 16-26.

JAVELLE Aurélie et TALON Hélène. 2017. Les maraichers cévenols du réseau Nature & Progrès, des agriculteurs invisibles ?. *Pour*. 231 : 9-14.

LARRERE Raphaël. 2002. Agriculture : artificialisation ou manipulation de la nature ? *Cosmopolitiques*, 1 : 158-173.

LEMERY Bruno. 2009. Le développement agricole à l'épreuve d'un nouveau régime de production des savoirs sur le vivant. *In* Hervieu B., and Hubert B. (ed.) *Sciences en campagne. Regards croisés, passés et à venir.* La Tour-d'Aigues : Ed. de l'Aube : 141-149

MACHEREY Pierre. 2014. Vivre et penser entre les lignes : la philosophie vivante de Tim Ingold (2). *La philosophie au sens large*. https://philolarge.hypotheses.org/1476.

MAYEN Patrick. 2013. Apprendre à produire autrement : quelques conséquences pour former à produire autrement. *Pour*. 219, 247-270.

MONEYRON Anne. 2003. *Transhumance et éco-savoir - Reconnaissance des alternances écoformatrices*. Paris : L’Harmattan.

MONEYRON Anne. 2016. Former à produire autrement. Éco-savoir et écoformation pour accompagner la transition agroécologique *In* Javelle Aurélie (dir.) *Les relations homme-nature dans la transition agroécologique*. Paris : L’Harmattan. 177-199.

MORIZOT Baptiste. 2016. *Les Diplomates. Cohabiter Avec Les Loups Sur Une Autre Carte Du Vivant*. Marseille : Wildproject.

PINEAU Gaston. 1991. Formation expérientielle et théorie tripolaire de la formation. In *La Formation expérientielle des adultes*, B. Courtois et G. Pineau (coord.). Paris : La Documentation Française : 29-40.

ROUE Marie. 2012. Histoire et épistémologie des savoirs locaux et autochtones. De la tradition à la mode. *Revue d’éthnoécologie* (1).

STENGERS Isabelle. 2014. Penser à partir du ravage écologique. In *De l’univers clos au monde infini.* Dehors.